

# Chants sur la colline

**T**ous les matins avant neuf heures, une petite foule se rassemble à l'entrée du Palais de Chaillot ; des garçons et des filles, jeunes généralement, qui attendent l'ouverture des guichets de location. On peut louer douze jours à l'avance ; en quelques heures, toutes les places sont vendues. Le T.N.P. avait, avant les vacances, mis en place un système de location par correspondance à l'usage des collectivités, comités d'entreprise, groupes culturels, etc. Début août, on avait déjà rempli les deux tiers de la salle jusqu'à la fin du programme.

L'expérience T.N.P.-Chansons est donc un grand succès. Le spectacle s'ouvre par le récital de Juliette Gréco, qui met un certain temps à « chauffer » le public. Peut-être ses chansons les plus récentes, trop entendues à la radio, ont-elles perdu un peu de leur pouvoir. Peut-être aussi est-elle trop parfaite sur scène. Il y a du grand art dans sa manière de secouer la tête, d'ouvrir et de fermer ses mains, de les faire glisser sur son corps. C'est beau, assurément ; mais c'est glacial. On souhaite la petite erreur, le faux mouvement qui troublerait sans doute cette harmonie, mais qui rendrait Gréco plus proche, plus humaine. Et c'est quand elle interprète ses vieilles chansons, pour lesquelles le jeu de scène est devenu presque instinctif, que Gréco retrouve le contact avec les spectateurs ; elle n'a plus besoin de minuter, de calculer ses mouvements, elle peut se laisser aller et la salle marche.

Avec Brassens, tout change. Deux grands verres d'eau sur le piano, Pierre Nicolas à la contrebasse et il arrive. Un peu plus maigre, mais guère différent d'autrefois. Il ne dit pas un mot, n'annonce pas ses chansons, sourit avant de lancer les plus égrillardes, comme s'il faisait une bonne plaisanterie au public, et se retourne en maugréant vers son complice Nicolas. Pas de jeu de scène, il n'en a pas besoin, on vient là pour l'écouter plus que pour le voir.

Son tour de chant est un peu déséquilibré. Il a, cette année, le goût de la chanson rabelaisienne et il en multiplie les échantillons. Dommage, car les plus belles de ses œuvres, ce sont ces histoires tendres, chaudes, qu'il sait si bien raconter. Ainsi, cette année, ce fameux « Codicille » dont toute la presse a parlé avec admiration ; ainsi également cette histoire des « Quatre bacheliers » voleurs qu'on croirait autobiographique tant elle est racontée avec humanité.

Le public, d'abord surpris, marche vite. Quelques blasés, trop gâtés par les spectacles, peuvent refuser Brassens. Les gens neufs et simples qui vont maintenant au T.N.P. l'acceptent sans réserve. Il leur ressemble.

LUCIEN RIOUX



Photographic Service

GEORGES BRASSENS  
ET JULIETTE GRÉCO  
*Les gens marchent*

*Le Nouvel Observateur*

28 septembre 1966